



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.—No. 5.

QUEBEC, SAMEDI, 11 MAI 1878

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

FUILLÉTON DU "CANCAN."

11 MAI 1878.—No. 5.

LA FIANCÉE D'ERIC.

Par EMMANUEL GONZALEZ.

IV

L'étudiant leva alors les yeux sur Hermann, avec une expression de menace, mais la tête bestiale du grenadier lui inspira un si vil sentiment de répulsion et d'antipathie, qu'il se demanda :

—Où l'ai-je vu et quel mal cet homme m'a-t-il fait ?

Mais sa pensée fut bientôt détournée par les soins que nécessitait la blessure de Frédéric, qui fut transporté au camp et ne tarda pas à reprendre ses sens. Hermann s'était tenu parole, il avait touché fort légèrement son adversaire, et dès le lendemain, celui-ci marchait, appuyé au bras de son témoin, en qui vous avez sans doute reconnu Marguerite.

—Comment te nommes-tu, camarade ? lui demanda le blessé.

—Christiern Zorn, répondit le faux étudiant, après un instant d'hésitation.

—Eh bien ! Christiern, si je puis être utile à mon tour pour l'affaire qui t'amène à Altranstad, dispose de moi ; ma bourse t'appartient, si tu es venu pour y mener la vie libre et joyeuse, mon épée est à ton service, si tu as une querelle à vider.

—Je ne suis ni un débauché ni un spadassin, mon ami, reprit Marguerite en riant.

Frédéric sourit.

—Allons, je ne suis qu'un sot ! ces yeux-là ne sont pas les yeux d'un ivrogne ni d'un ferrailleur ! ce sont les yeux d'un amoureux ! Tu rougis ! Par les onze mille vierges de Cologne ! j'ai deviné juste. Tant pis, camarade ! Mais s'il en était ainsi, il ne faut pas compter sur moi pour t'aider de mes conseils, car j'ai pris les femmes en horreur.

—Est-il possible, mon ami !

Ce doute, exprimé d'une voix timide, excita l'indignation de Frédéric.

—Christiern, reprit-il, sur le champ de bataille je ne relèverais pas un camarade blessé si je le savais amoureux. Je crois lui rendre un mauvais service en lui sauvant la vie.

—Rassurez-vous, mon ami, je ne suis pas un donneur de sérénades.

—A la bonne heure, mille diables ! Tu es un brave garçon, et quoique je ne te connaisse que depuis peu de temps, je ferais pour toi ce que je ne ferais pas pour la plus belle fille du monde.

Un sourire imperceptible esleura les lèvres de Marguerite. C'était la première fois qu'elle souriait depuis la mort d'Eric.

—Christiern Zorn, poursuivit Tiefenbach d'un air fort sérieux, jurons-nous, non pas une amitié de frère, car nous ne serions pas longtemps d'accord, mais une amitié renouvelée de ces modèles héroïques que nous a transmis l'antiquité.

—Volontiers, répliqua Marguerite ; nous tâcherons de devenir des amis aussi célèbres que Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Damon et Pythias, Nisus et Euryale, Pélopidas et...

—Assez, interrompit en riant le blessé ; je vois que tu n'as pas perdu ton temps à l'université de Gœttingue, et que tu es de la force de plusieurs docteurs Bettmann.

Avec sa finesse féminine, Marguerite avait compris que ce jeune homme, un peu enthousiaste, un peu fou, mais franc et loyal, pouvait lui frayer la route vers le but qu'elle s'était tracé.

—Maintenant que nous sommes amis à la vie et à la mort, comme les trois cents Thébains, et que nous ne devons plus avoir de secrets l'un pour l'autre, reprit Frédéric, dis-moi ce que tu viens faire à Altranstad.

—M'enrôler, répondit simplement Marguerite.

—T'enrôler ! bénédiction du ciel ! Voilà un mot qui produit sur ma blessure l'effet d'un baume merveilleux ! Ainsi nous vivrons ensemble, nous ne nous quitterons jamais !

—Qui oserait dire jamais ? répliqua Marguerite avec un soupir ; la mort n'est-elle pas l'hôte-esse cupricieuse du soldat ?

—Camarade Christiern, votre front est bien soucieux et vos paroles sont bien noires ; vous avez un chagrin secret.

—Un plus difficile à guérir que la vôtre, oui, mon ami.

—Et tu t'enrôles pour te faire tuer, mauvais cœur ! s'écria Tiefenbach d'un ton de reproche, mais tu pourrais bien ne pas réussir. Tu vas voir tout à l'heure un homme qui n'a pas eu de chance avec la mort ; il s'est engagé pour la voir plus facilement face à face.

Il se jetait toujours follement au plus fort de la mêlée ; mais, hélas ! à son grand désespoir, le malheureux en sortait chaque fois sain et sauf un grade de plus. A l'heure de s'enrôler à braver la mort sur le champ de bataille, il a fini par y trouver le titre de maréchal de camp, dont nul n'est plus digne que lui. Cet homme, c'est Renschild, le bras droit de Cha les XII.

Tout en causant ainsi, les deux nouveaux amis étaient revenus au camp, et le soir même, grâce aux soins de Tiefenbach, Marguerite fut enrôlée sous le nom de Christiern Zorn. Un uniforme de fusillier remplaça son costume d'étudiant dont elle ne conserva que le poignard, et comme elle appartenait à la même compagnie que Frédéric, elle reposa sous sa tente, avec quelques soldats qui s'y trouvaient déjà installés.

Pendant huit jours, Marguerite, qui ne rêvait qu'à sa vengeance, alla de cantine en cantine, escortée de son ami qui ne la quittait pas plus que son ombre. Elle s'attachait au milieu des soldats et les régalaient amplement pour fêter sa bienvenue ; aussi ne cessaient-ils de s'étonner de la bonnomie de leur jeune camarade et de la fabuleuse prodigalité avec laquelle il dépensait l'épargne maternelle. De plus, le beau Christiern Zorn était joueur comme un laquais et se laissait tricher avec une si noble insouciance que toutes les vieilles moustaches du camp se disputaient la faveur d'échanger avec lui quelques parties de cartes ou de dés.

Quand ils s'étaient enrichis de ses dépouilles, les soldats jouaient entre eux. Ceux qui manquaient d'argent mettaient comme enjeu des pierres et des bijoux ; alors Marguerite ne les quittait plus, car elle avait l'espérance

de voir un jour passer sous ses yeux son portrait et la bague d'Eric. Une fièvre lente la minait, tant cette idée fixe et opiniâtre avait envahi son cerveau. Elle apportait à la découverte du meurtrier d'Eric la passion qui fait les joueurs et les chasseurs, et dont l'attrait est moins dans le but que dans les moyens. Le désir ardent, l'incertitude, l'angoisse, l'intelligence à déployer dans la lutte, ne procurent-ils pas des émotions qui donnent un intérêt puissant à la vie ?

Souvent elle réunissait autour d'une table chargée de cruches de bière et de vins capiteux les soldats renommés par leur bravoure et sur le compte desquels on citait les traits les plus surprenants de courage. Elle leur faisait raconter leurs batailles, l'assaut de telle ville ou le sacage de telle autre, et pendant que Frédéric leur versait de fréquentes rasades pour exciter leur verve, la fiancée d'Eric, penchée sur la table, le front appuyé sur sa main, écoutait avec une attention d'inquisiteur ces récits étranges. Or la plupart étaient entremêlés de détails d'une férocité révoltante, que souvent, par vanité, le narrateur exagérait encore.

—Tout cela est certes émouvant et terrible, disait doucement Christiern Zorn, après chaque récit ; mais celui qui a conçu et exécuté le coup de Lutzen est, à lui seul, plus fort que vous tous camarades !

Elle interrogeait en même temps d'un coup d'œil scrutateur toutes ces faces brunies et couronnées, espérant y surprendre un sourire, un tressaillement d'orgueil ; mais toutes étaient impassibles ou hébétées ; alors Marguerite se levait et disait avec tristesse :

—Je recommencerais demain.

Mais les jours s'écoulaient et elle n'avait pas encore pu soulever un des coins du voile mystérieux qui cachait les meurtriers d'Eric.

Pendant ce temps, les déceptions et les dégoûts amers ne lui étaient pas épargnés. Habitée à une vie calme, pieuse et régulière, elle se trouvait jetée soudainement dans le tumulte, la licence et l'agitation du camp de soldats étrangers, son âme candide et pure se révoltait d'être forcée de subir ce milieu abominable. Pauvre fille ! elle devait entendre sans cesse de grossiers